

LES MYSTÈRES DE PARIS

GRAND ROMAN D'AMOUR ET D'AVENTURES

FEUILLETON N° 45

LEUVE CHAPITRE

L'ILE DU RAVAGEUR

Le chef de la famille Martial, qui le premier établit dans cette petite île moyennant un loyer modique, était ravageur. Les ravageurs ainsi que les bardeurs, les déchargeurs de bois, dans l'eau jusqu'à la ceinture pour exercer leur métier. Les déchargeurs débarquaient le bois flotté. Les bardeurs démolissaient les trains qui ont amené le bois flotté. Tout aussi actif que les industries précédentes, l'industrie des ravageurs a un but différent. Savant dans l'eau aussi loin qu'il peut aller, le ravageur pousse, à l'aide d'une longue drague, le sable de rivière sous la vase ; puis, le recueillant dans de grandes sables de bois il le lave comme un minerai ou comme un gravier artificiel, et en retire ainsi une grande quantité de parcelles métalliques de toutes sortes, fer, cuivre, fonte, plomb, étain, provenant des débris d'une foule d'ustensiles. Souvent même, les ravageurs trouvent dans le sable des fragments de bijoux d'or au d'argent apportés dans la Seine soit par les égoûts ou se déversant les ruisseaux, soit par les masses de neige ou de glace ramassées dans les rues et que l'hiver on jette à la rivière. Le père Martial, premier habitant de l'île, jusqu'alors innocente, étant ravageur, les rivières du fleuve la nomment l'île du Ravageur.

AU RENDEZ-VOUS DES RAVAGEURS

Bon vin, bonne matelote et friture

On loue des bachots (bateaux) pour la promenade

Ce soir-là, au dehors, la nuit est sombre. Une partie de la famille est rassemblée dans la cuisine de la maison. La veuve est assise au coin du foyer. Elle est vêtue de noir et s'occupe d'un travail de couture ainsi que ses deux filles.

L'aînée, sèche et grande, ressemble beaucoup à sa mère... Son teint terreux, elle est comme un coing, lui a valu le surnom de Calabasse.

François, le plus jeune des fils Martial, accroupi sur un escabeau, ramène un filet de pêche destructeur, s'écriant incontinent sur la Seine. Il ne ressemble à sa mère ni à sa sœur aînée ; il a l'air souriant, craintif, de temps à autre, il se jette uniquement sur sa mère un coup d'œil défiant ou échange avec sa petite sœur Amandine un regard d'intelligence et d'affection.

Celle-ci, assise à côté de son frère, s'occupe non pas à marquer, mais à démanteler du linon vide la veille. Elle a le nez au air ; elle ressemble autant à son frère que son sœur y ressemble à sa mère.

Lorsque le regard d'Amandine rencontre celui de son frère, elle lui montre la partie qui se cache. François répond par un sourire, puis, appelant l'attention de sa sœur par un geste rapide, il compte distinctement du bout de son filoir dix mailles de fil. Cela veut dire, dans le langage symbolique des enfants, que leur frère Martial ne doit rentrer qu'à dix heures. En voyant ces deux femmes silencieuses, à l'air méchant et ces deux pauvres petites innocentes, muets, craintifs, on devine là deux bourreaux et deux victimes.

Le feu menaçait de s'éteindre, faute de bois. Calabasse le ramina, surveilla l'ébullition de la marmite qui cuisait au coin du feu, puis se rassit auprès de sa mère.

— Nicolas n'arrive pas à lui dit-elle. Pourquoi la vieille femme de ce matin, en lui donnant rendez-vous avec un bourgeois de la part de Bradamanti, ne l'a-t-elle pas mis dans une mauvaise affaire ! La veuve haussa les épaules.

— Vous croirez qu'il n'y a pas de danger pour Nicolas, dit-elle. Après tout, vous avez vu tout raison. Le vieillard demandait de le trouver à sept heures du soir qu'il était en face de la gare, et là d'attendre un homme qui voulait lui parler et qui lui disait Bradamanti pour tout de passe... Au fait, ça n'est pas bien périlleux...

Adaptation du texte d'Eugène SUE par M. Marcel Allain

Mise en scène par M. Charles Burguet

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

— Voilà la chose... dit Nicolas, sans s'interrompre de boire... En arrivant à la gare, j'ai attaché mon bachelot et je suis monté à son quai, on ne s'y voyait pas à quatre pas. Je me promenais le long du parapet depuis un quart d'heure, lorsqu'un homme embouché d'un manteau s'approcha de moi en tout silence. Je m'arrêtai, il s'arrêta. Tout ce que je sais de sa figure, c'est que son manteau lui cachait le nez et son chapeau les yeux.

(Nous rappelons au lecteur que ce personnage mystérieux était Jacques Ferrand, notaire, qui, voulant se défaire de Fleur-de-Marie, avait le matin même dépêché Mme Scarpion chez les Martials, dont il espérait faire les instruments de son nouveau crime).

— Bradamanti ! me dit le bourgeois, reprit Nicolas Ravageur ! que je lui réponds, comme c'était convenu.

— Voulez-vous gagner de l'argent ? — Oui, bourgeois... beaucoup.

— Vous avez un bateau ? — Non, en avons quatre, bourgeois.

— Voilà ce qu'il faudrait faire... si vous n'avez pas peur... — Peur... de quel, bourgeois ?

— De voir quelqu'un se noyer par accident... seulement, il s'agit d'aider à l'accident... comprenez-vous ?

— Ah ! ça ! bourgeois, faut donc faire boire un particulier à même la Seine, comme par hasard ? ça me va... mais comme c'est un travail délicat, ça coûte cher d'assassiner.

— Combien, pour deux ? — Cinq cents francs par tête... bourgeois. C'est pas cher.

— Va pour mille francs. — Payés d'avance, bourgeois ?

— Non, deux cents francs comptant, et après-demain soir, ici, à neuf heures, je vous remettrais huit cents francs.

— Et qui vous dira que j'aurai fait boire les deux personnes ? — Je le saurai... ça me regarde... Est-ce dit ?

— C'est dit, bourgeois. — Voilà deux cents francs... Maintenant, contentez-moi, vous reconnaîtrez bien la vieille femme qui est allée vous trouver ce matin ?

— Oui, bourgeois. — Demain ou après-demain, au plus tard, vous la verrez venir, vers les quatre heures du soir, sur la rive en face de votre île, avec une jeune fille blonde ; la vieille vous fera un signal en agitant un mouchoir.

— Ce serait toutes ! Vous vous arrangez pour les noyer toutes les deux en leur faisant passer la rivière, dans un de vos bateaux.

— Ça va ! ai-je répondu. J'ouvriai une soupape dans mon rûnet et il coula. Bien entendu, elles ne soupçonneront rien ?

— Bien... la vieille saura que la petite doit être jetée à l'eau, mais ignorera qu'elle aussi doit y rester.

— Fumeux ! ai-je approuvé. Complez sur moi !

La veuve du supplicé et Calabasse avaient attentivement écouté Nicolas qui ne s'était interrompu que pour boire avec excès. Atteint commença-t-il à parler avec une exaltation singulière.

— Ça n'est pas tout, reprit-il ; j'ai emmanché un autre affaire avec la Chouette et Barbillon, de la rue aux Fèves. C'est un fameux coup, ornément monté ; et si nous ne le menaçons pas, il y aura de quoi rire, je m'en vante. Il s'agit de dépouiller une courtière en diamants, qui a quelquefois pour des cinquante mille francs de pierreries dans son cabas.

— Un million, mille francs ! s'écria la mère en haussant les épaules.

— Oui... rien que ça... Bras-Rouge en sera fier. Hier, il a déjà empauré la courtière par une lettre que nous lui avons portée, nous deux Barbillon, boulevard Saint-Denis. Pour amorcer la courtière, il lui a déjà vendu un diamant de quatre cents francs.

— Je me défie toujours de Bras-Rouge, dit la veuve. Après l'affaire de la rue Montmartre, ton frère Ambrise a été à Toulon et Bras-Rouge a été relâché.

— Parce qu'il n'y avait pas de preuves contre lui ! Il est si malin ! Mais trahir les autres... jamais !

La veuve secoua la tête, comme si elle n'eût été qu'à demi-convaincue de la « probité » de Bras-Rouge. Après quelques moments de réflexion, elle dit :

— J'aimerais l'affaire du qual de Billy pour demain ou après-demain soir... la novade des deux femmes... Mais Martial nous gênera... comme toujours.

— Le tonnerre du diable ne nous débarrassera donc pas de lui !

— J'ai dit à ma mère que nous en avions assez, que ça ne pouvait pas durer, reprit Calabasse attendant qu'il sera tel, on ne pourra rien faire des enfants.

— Je vous dis qu'il est capable de nous dénoncer un jour ou l'autre, le brigand ! dit Nicolas. Vous-là, la mère... si tu m'en avais cru... ajouta-t-il d'un air farouche et significatif, en la regardant, tout serait dit.

— Il y a d'autres moyens, dit la veuve, qui ajouta : Demain matin, il quittera l'île pour deux jours.

— Comment ? dirent à la fois Calabasse et Nicolas.

— Alors, j'ai un autre moyen sûr de le forcer à partir cette nuit ou demain matin, au plus tard, reprit la veuve avec un sourire étrange.

Tout à coup, la porte s'ouvrit... Martial entra.

XXXII

LA MÈRE ET LE FILS

Ignorant les mauvais desseins de sa famille, Martial, l'amant de la Louve, entra lentement dans la cuisine.



M. MODROT dans le rôle de MARTIAL (Photo Rhama)

— Où sont donc les enfants ? Teis furent les premiers mots de Martial lorsqu'il s'assit à table.

— Ils sont couchés, reprit sèchement la veuve.

— Tant pis !... car j'aime à les voir à côté de moi quand je soupe.

— Et nous, comme ils nous embêtent, nous les avons renvoyés, s'écria Nicolas. Si ça ne le piall pas, va-t-en les retrouver !

Martial, surpris, regarda fixement son frère, serré dans ses mains contractées le couteau qu'il tenait et du manche frappé violemment sur la table ; mais, se contenant, il appela son chien et lui dit doucement :

— Ici, Miraut !

Puis il se versa un verre de vin et but lentement. Échangeant un coup d'œil rapide avec Nicolas, la veuve l'encouragea d'un signe à continuer ses hostilités contre Martial. Nicolas alla prendre une baguette de saute et, s'avançant vers le basset, il le trappa rudement, en disant :

— Hors d'ici, Miraut ! L'amant de la Louve, pensant qu'on voulait le pousser à bout dans quelque but caché, redoubla de modération. Au cri de son chien battu par Nicolas, il se leva, ouvrit la porte de la cuisine, mit le basset dehors et revint continuer son souper.

— Calabasse, ôle le vin dit la veuve à sa fille.

Celle-ci se hâta d'obéir, lorsque Martial dit :

— Attends ! Je n'ai pas fini de souper. — Tant pis ! dit la veuve en enlevant elle-même la bouteille.

— Ah ! c'est différent !... reprit l'amant de la Louve.

Et se versant un grand verre d'eau, il le but.

Tu es bien fait de céder pour ton basset, Martial, reprit Nicolas. C'est une bonne habitude à prendre, car il faut l'attendre à nous voir chasser la maîtresse à coups de pieds comme nous avons chassé ton chien.

Cette insulte adressée à la Louve, qui aimait avec une passion sauvage, triomphante de pacifiques résolutions de Martial, il frôna ses sourcils, le sang lui monta au visage, et se tendit comme des cordes ; néanmoins, d'une voix légèrement altérée par une colère contenue.

— Prends garde à toi... tu cherches une querelle et tu trouveras une tournée que tu ne cherches pas.

— Toi ! s'écria le bandit furieux, en levant son dangereux couteau catalan, tu me rasseras !

Martial se recula vivement, saisit le gros bâton noueux qu'il avait en entrant déposé sur le buffet et se mit sur la défensive.

— Nicolas, nas de courtois, hurla la veuve, laissez-le donc faire ! cria Calabasse.

LA SAUVÉE

Le neuvième épisode sera projeté à partir du Vendredi 29 décembre à Lille au CINE-MA PRINTANIA, rue d'Amiens et au PALACE CINEMA, rue d'Étapa.

La Grande "Misère" de nos Écoles

Depuis quatre ans des Écoliers et leurs Professeurs attendent un toit

La guerre a porté aux écoles du département du Nord les plus cruelles atteintes. Un grand nombre, — deux cent quatre, attestent les statistiques, — appartenant à 119 communes et groupant 491 classes, furent complètement détruites, mais il est permis de dire que toutes, dans notre département, souffrirent des combats qui se livraient autour d'elles.

Celles se trouvant de chaque côté de la ligne de feu, — comme celles qui étaient placées au cœur de la fournaise — furent soumises, pendant de longs mois, aux bombardements et n'offraient plus, au jour de l'armistice, que des murs branlants et calcinés.

D'autres, en plus grand nombre encore, avaient été aménagées pour les services de troupes occupant et avaient subi de ce fait des dégradations les rendant le plus souvent inutilisables pour leur destination.

Certaines, comme à Fromelles, à Salomé, avaient été mises en état de défense ; des blockhaus en ciment armé y avaient été édifiés.

installées dans des baraques trop étroites, le plus souvent pour le contingent d'hiver, protégeant mal contre le chœur torride de juillet et le froid glacial de janvier.

Ces constructions en planches se détériorent d'ailleurs rapidement et constituent, pour les communes qui doivent pourvoir à leur entretien, une lourde charge.

Depuis trois années, les municipalités envisagent la reconstruction de leur établissements d'instruction ; elles se débattent dans de multiples difficultés et n'obtiennent que très péniblement à vaincre les obstacles que les administrations — ou plus exactement les circulaires ministérielles — dressent devant elles.

Bien peu de communes ont réussi jusqu'ici à faire examiner leurs dossiers de dommages de guerre et ce n'est que depuis quelques mois que l'on songe à elles.

Des experts leur sont envoyés, scrutent les chiffres de leurs réclamations et adressent, de Paris ou d'ailleurs, des rapports concluant le plus souvent, — car tel est leur rôle, — à des réductions d'indemnité.



LES RUINES DU COLLEGE D'AVESNES INCENDIE PAR LES ALLEMANDS en 1918

Enfin, celles que l'obus, le mitrailleur ou l'incendie, avaient épargnées, avaient souffert pendant quatre années du fait des dépréciations, de grande dégradation, qu'aucun travail d'entretien n'était venu atténuer ou réparer.

En 1919, on comptait donc : outre les 204 établissements détruits, 750 écoles réparées d'importantes réparations.

A cette liste, il conviendrait d'ajouter : L'École Normale d'instituteurs dont les murs seuls subsistent en 1918 ;

L'École Normale d'instituteurs, dont les locaux étaient en partie effondrés et dont l'infirmerie avait été détruite par une bombe d'avion ; deux immeubles pour lesquels il a dû être dépensé, je crois, plus de deux millions et demi ;

L'École primaire supérieure d'Arennes, incendiée ;

L'École de Fournes, qui se trouvait presque complètement démolie ;

L'École d'Haubourdin, dont les locaux servirent de casernes pendant quatre années ;

L'École de Landrecies, qui fut très endommagée ;

Celle de Merville, enfin, totalement détruite.

Je ne citerai pas les autres, qui ont subi des dégâts plus ou moins importants.

Mais cette rapide nomenclature suffit, pensons-nous.

Elle dit assez l'état lamentable dans lequel la guerre laisse la plupart des écoles de notre département et permet de soupçonner les difficultés éprouvées par le personnel enseignant pour réorganiser ses cours, poursuivre sa mission.

Quatre ans après la guerre restent détruites

Un lendemain de l'armistice, on se hâta de remettre en état, tant bien que mal, les 750 bâtiments scolaires qui avaient été plus ou moins endommagés. On le fit le plus souvent sans souci des améliorations qui s'imposaient, avec le désir légitime de rendre le plus tôt possible, un abri aux bambins et à leurs maîtres.

Par contre, le plus grand nombre des écoles détruites ne sont pas encore reconstruites.

Les classes, réouvertes dès 1919, ont été

Et, tandis que l'on voit des industriels et autres recueillir des millions pour la reconstruction hypothétique d'usines qui n'existeront jamais, les villes, les villages reçoivent même pas l'indemnité suffisante pour reconstruire leur mairie, leur école.

Qu'on ne pense point qu'il y a quelque exagération de notre part. Nous pourrions citer des exemples.

M. l'inspecteur d'Académie, directeur départemental, d'ailleurs reconnu dans un rapport dont nous extrayons ces lignes :

« Il serait désirable que les écoles des régions désolées, étant appelées à jouer un rôle important dans la reconstruction locale, constituent des établissements modèles répondant à tous les besoins de l'hygiène et du service scolaire, mais nous nous heurtons à de grandes difficultés financières ! !

« En effet, les architectes et les entrepreneurs jugent insuffisants les coefficients accordés par les Commissions cantonales ! ! Constataient, se souvenant... ou plutôt constatant, très attristés.

De nombreuses municipalités avaient estimé aussi au point de vue de la reconstruction des bâtiments identiques à ceux existants avant la guerre. Elles se proposaient de modifier leurs plans et d'apporter des améliorations pour lesquelles elles étaient en droit d'escompter des subventions.

Ces espoirs, comme tant d'autres, furent déçus.

Les villes et nos campagnes n'auront que les écoles qu'elles pourront se donner.

Des travaux doivent être entrepris au printemps prochain dans une trentaine de communes. Puisse-t-on au moins leur fournir — sans trop marchander — les acomptes nécessaires pour les mener jusqu'à leur complet achèvement.

Les services du Ministère des Régions Libérées avaient fixé à une soixantaine de millions, les besoins pour l'exercice 1922.

Je ne sais si l'est permis d'espérer qu'une somme supérieure soit effectivement versée l'an prochain dans les caisses des communes.

Il conviendrait en tout cas, qu'aucune réduction n'y soit apportée.

Depuis quatre ans, des enfants, des mères, attendent un toit.

P. DELCOURT, Conseiller général du Nord.

FEUILLETON DU 28 DECEMBRE N° 2

La Maison du Mystère

GRAND ROMAN D'AVENTURES ET D'AMOUR PAR JULES MARY

Adapté à l'écran par la firme ECLIPSE

PREMIERE PARTIE

A l'étang du Pré-Noir

— Il n'arrive que ça sera à coup sûr, la plus grande félicité de ma vie... J'aimé, et je suis aimé. Et j'avais si grand peur, mon Dieu, qu'elle continuât de ne voir en moi que le camarade avec lequel elle était familière ! ! Je n'osais rien lui dire... Oh ! ce supplice !... Et c'est elle, ami, c'est elle qui m'a compris, et qui tout à coup, ah ! ces par ses exquises dans je ne souviendrais jamais à ma mort... Je serai la femme... et je ne gardais pour toi ! ! !

Julien ne vit pas le déclinement de ce visage, l'effrayant désespoir... Il n'entendait pas le profond soupir, rauque, pareil au râle d'un être blessé à mort.

— et le grandement farouche de toute une haine éveillée, dans la voix qui demandait : — Sins doute, tu veux parler de Régine ?

Elle était à un carrefour de trois avenues. Là, il y avait un banc Corradin s'y laissa tomber, anéanti... et parce qu'il avait la crainte de se trahir il cacha un instant sa figure dans ses mains jointes, palpitations... Villandri n'y prenait pas garde, insensé à ce qui n'était pas lui-même... Avec une cruauté inconsciente, dont l'autre était torturé, il fit l'histoire de son amour, longtemps endormi, et qui, tout à coup, à l'aube éveillée, en éclatant comme un incendie... et l'histoire aussi de ses hésitations... et l'histoire surtout de sa terreur lorsqu'il s'imaginait que la jeune fille ne

un homme surgissait des buissons, s'approchait de lui et le saluait en souriant d'un : — Bonjour, monsieur Henri... — Il avait l'air d'un patriarche avec sa longue barbe où ne filaient pas encore de têtes



M. COLLINE dans le rôle de Bradamanti Rudeberg qui détient le secret du crime (Photo Eclipse)

— Rudeberg, Villandri, Corradin... Le destin venait de faire passer, en ces quelques minutes, dans l'ombre éternelle, les jours et les jours, car c'était tout ce qu'il savait de Victor Hugo. Rencontre singulière que ces épouvantes de Cain sur les lèvres d'un vagabond dont l'âme n'était pas exempte de remords.

Rudeberg exhiba une série de cartes postales représentant des paysages de la vallée :

— C'est des vues que j'ai prises au Vieux-Moulin et aux ruines de Champieu.

— Je les ai achetées dix fois déjà ! dit Corradin brutal. Laissez-moi, je te prie.

Rudeberg, les dimanches et jours de fêtes, s'amusa à faire de la photographie. Il s'occupait de ses cartes aux promeneurs, aux touristes ou aux Parisiens qui venaient villégiaturer aux environs. Fils de famille n'insista pas, il reprit le chemin de sa cabane qui s'élevait sur le bord, sur la route de Champieu.

Corradin s'en allait vers la Volière. Il ne marchait pas depuis cinq minutes qu'il s'arrêtait. — La-bas, sous la futaie des hêtres, un fantôme blanc s'avancait... et son cur boudin en reconnaissance légné... Régné avait besoin d'être seule, dans le silence et à paix profonde de la nuit... et avait le sein de solitude pour se remettre à souffrir sa vie secrète, loin de toutes paroles ; loin de tous regards. Je venais tout souriant son rêve d'être mère ! et l'enfant tout à coup Corradin se leva, s'avançant vers elle et la main se tendait vers l'épouse.

— Je ne vous avais pas vu... Excusez-moi... Vous m'avez fait me frayer.

— C'est à moi ce n'est pas à moi, dit-elle, et je suis sûr que vous m'avez fait frayer car tout à l'heure, Julien m'a pris comme confident, et je suis sûr que vous m'avez fait frayer.

— Il ne peut poursuivre. Sa gorge se serra l'étouffait.

— Ou, dit-elle en riant... N'est-ce pas ? — Vous êtes heureuse ?

Très bas, sans fausse honte, créature de franchise :

— Infiniment heureuse... dit-elle, les yeux élargis et en extase.